

Prélude

Jean-Pierre Drapier

De la singularité à l'universel, et retour

« Si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme, elles ont été seulement vécues ¹. »

J'étais en train de lire le dernier livre d'Annie Ernaux, *Le Jeune Homme*, quand est tombée la nouvelle qu'elle était distinguée du plus haut prix qui soit en littérature : le prix Nobel, qui devient le joyau principal d'une couronne de quinze prix littéraires français et étrangers ! On peut y voir une reconnaissance universelle de la valeur pour tous du message de cette grande dame. Et pourtant c'est son désir singulier articulé à son histoire singulière et à ses milieux sociaux particuliers qui fait la trame de son œuvre, depuis *Les Armoires vides* (son enfance) jusqu'au *Jeune Homme* (son désir tardif, tant sur le plan sexuel que de la création) en passant par *Une femme* (sa mère, pas une mère ou la mère) et *La Place* (son père, pas un père ou le père) ou *La Femme gelée* (le désir prisonnier). Ce sont ses affects et émois à elle qui sont analysés : honte, mépris, amour, grand écart entre deux milieux sociaux, éveil à la sexualité, etc. En tout, une vingtaine d'ouvrages où elle ne parle que d'elle... Alors comment comprendre cette reconnaissance universelle ?

Sans doute parce que ce n'est ni par narcissisme ni par masochisme qu'elle se prend ainsi comme sujet de son bla-bla, mais qu'elle se fait passante de son « hystorisation » en récusant l'autofiction pour en faire un bien commun. Sa question est « comment le dire ? » et non pas seulement « comment se le dire ? ». C'est une éthique qui n'est pas celle de l'hystérique – que l'on pourrait peut-être définir comme « être l'unique » –, ni celle du maître – éthique du pour tous –, ni celle de l'universitaire – éthique du vrai –, mais une éthique proche de celle de l'analyste : comme il est écrit dans notre argument, d'un côté une éthique du désir et du bien-dire qui

« en restent malgré tout à la structure et à l'universel ² », mais aussi ce qu'il faut bien appeler une éthique de la singularité qui « se glisse entre le particulier et l'universel, passe par "l'hystorisation", donc par des voies originales, des traits distinctifs accentués parfois à l'excès ³. »

Nulle trace chez Ernaux de cet « à l'excès » qui défait les liens sociaux, confond singularité subjective et individualisme et fait de la particularité un nouveau trait d'identification « communautariste ». Dans notre époque dominée par le mariage du discours du capitalisme et de celui de la science, la promotion d'une jouissance à tout (les) prix se double du paradoxe que celle de l'individualisme se fait au prix de la différence absolue, celle du sujet dans son rapport au désir, à la jouissance et au symptôme. Plus on « libère » les jouissances de genre, plus on enferme le sujet dans ce qu'il faut bien appeler une identité gluante, reposant sur un trait, bien souvent un comportement. Or celui-ci, pour Lacan, n'est que « maniement » et « usage de son moi ⁴ », et le moi qu'une « fonction de méconnaissance ». Méconnaissance de quoi ? Fondamentalement du sujet de l'inconscient, de ce qui fait la singularité de chaque Un. Toute clinique fondée sur les comportements, sur des catégories descriptives telles que promues par le DSM aboutit à ce même paradoxe : d'un côté, plus de communautés mais moins d'universel, et de l'autre, plus d'individuel mais moins de singulier. C'est un nouvel obscurantisme qui vient paupériser la pensée et vient heurter de plein fouet ce que tente d'éclairer la démarche analytique : en quoi l'universel peut se saisir non pas du « pour tous » mais du « chaque Un », ou en quoi le « chaque Un » peut servir la compréhension de l'humain.

C'est le même souci éthique que nous retrouvons chez Annie Ernaux quand elle écrit : « Cette façon d'écrire, qui me semble aller dans le sens de la vérité, m'aide à sortir de la solitude et de l'obscurité du souvenir individuel, par la découverte d'une signification plus générale ⁵. » Notons d'ailleurs ce que cela implique quant à son style : plus elle avance dans son souci du « bien-dire », plus elle récuse le style romanesque, le « beau » style, pour ce que je n'appellerais pas l'écriture plate (elle s'en défend), mais une écriture clinique, un style qui tranche et découpe, un effort pour serrer au plus près, pour border l'ombilic de l'indicible. Elle ne brode pas, elle ne fait pas de roman. Elle est dans l'amour vrai de la vérité tel que Lacan en parle dans *L'Envers* : « Qu'est-ce que l'amour de la vérité ? C'est quelque chose qui se gausse du manque à être de la vérité. » Pour la raison qu'il donne, quelques lignes plus haut : « [...] nulle évocation de la vérité ne peut se faire qu'à indiquer qu'elle n'est accessible que d'un mi-dire, qu'elle ne peut se dire tout entière pour la raison qu'au-delà de sa moitié, il n'y a rien à dire ⁶. »

-
1. [↑](#) A. Ernaux, *Le Jeune Homme*, Paris, Gallimard, 2022.
 2. [↑](#) « L'éthique de la singularité », www.convencioneuropeamadrid-epfcl.com
 3. [↑](#) *Ibid.*
 4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 16.
 5. [↑](#) A. Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987, p. 52.
 6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 57-58.